

Jacques Bethemont
6 mars 2006

La grive de Montboissier

Jacques Bethemont est Professeur émérite à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne.

Montboissier, juillet 1817

« Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le château de cette terre, appartenant à Madame la comtesse de Colbert-Montboissier, a été vendu et démolé pendant la Révolution ; il ne reste que deux pavillons séparés par une grille et formant autrefois le logement du concierge. Le parc, maintenant à l'anglaise, conserve des traces de son ancienne régularité française : des allées droites, des taillis encadrés dans des charmilles, lui donnent un air sérieux ; il plait comme une ruine.

Hier soir, je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil ; il s'enfonçait dans les nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cent ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je serai devenu quand ces Mémoires seront publiées.

Je fus tiré de mes réflexions par la gazouille d'une grive, perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliais les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive ».

François-René de Chateaubriand. (*Les Mémoires d'outre tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, I-76)

Montboissier, juillet 1993

J'avais l'intention de visiter non pas Montboissier qui n'était pour moi qu'un lieu vague sinon imaginaire, mais Illiers où m'attendait une histoire de petite madeleine. Hélas - et sans doute tous les torts sont-ils de mon côté - l'esprit des lieux n'était pas au rendez-vous ce jour là. Le jardin de l'oncle Jules pourrissait sur pied dans la moiteur estivale et la maison dite de la tante Léonie souffrait de cet excès de muséification qui dévalorise les meilleures demeures. Sorties de la littérature pour entrer en pâtisserie, les petites madeleines évoquaient moins Proust que Commercy et le fait même qu'Illiers eût été rebaptisée Illiers-Combray soulignait le caractère mercantile d'une entreprise qui abusait du lieu.

Comme tant d'autres, j'avais de longue date fait le rapprochement entre la madeleine et la grive, la question étant de savoir si l'une s'était inspirée de l'autre. Et lorsqu'au sortir d'Illiers je m'étais aperçu en consultant la carte que Montboissier, ô surprise, n'était distante que de dix-sept kilomètres, la grive relaya la madeleine et le détour s'imposa d'autant que j'avais relu peu avant les premiers chapitres des Mémoires d'Outre-Tombe .

Sur place, nulle grive ne gazouillait et seul le passage d'un TGV rompait parfois le silence. Mais quel silence ! Montboissier est située en vue mais à distance de la Nationale 10 : on voit passer sans les entendre voitures et camions comme miniaturisés et noyés dans une brume de chaleur. Il y a bien un village, mais c'est celui de la Belle au Bois Dormant et il n'est visible ni depuis ce qui fut le château ni depuis la longue allée ombragée qui court en droite ligne depuis la route nationale jusqu'à la grille du parc. Une allée toute en transition puisqu'au départ de la Nationale elle est goudronnée mais devient vite un chemin de terre qui se transforme en chaussée pavée aux abords du « château », les variations du revêtement assumant dans l'espace la transition dans le temps entre modernité, oubli et rappel d'un passé noble.

Transition dans le temps ? Mieux, transfert et même choc car rien n'a changé dans l'apparence des lieux depuis 1817 : Les deux pavillons sont là qui encadrent la grille ornée d'un monogramme devenu incompréhensible ; une grille quelque peu rouillée, deux pavillons aux volets fermés et à la peinture décatie. En poussant la grille, on accède au parc où les charmilles sont devenues taillis mais délimitent encore la pelouse ensauvagée qui a succédé au jardin à la française. Au sol, les soubassements du château sont là pour rappeler l'épisode révolutionnaire. Il est midi, Montboissier est écrasé sous la chaleur, on peut imaginer que Monsieur de Chateaubriand fait la sieste et qu'il sortira du pavillon de droite aux heures fraîches. Sur la route, les silhouettes des camions, brouillées par la chaleur pourraient être celles de carrosses dont l'un empruntera peut-être la grande allée. La chaleur, le silence, la conformité des lieux à l'écrit ont quelque chose de magique. Comme par un effet d'hypnose, le temps est aboli jusqu'à ce que le charme soit rompu par le vacarme d'un TGV.

Se pose alors la question du château détruit dont les contours persistent au sol pour rappeler l'événement-clé, la rupture dans le temps que fut la Nuit du Quatre-août. François-René laisse entendre que le château fut vendu et transformé en une sorte de carrière. Je ne sais pourquoi, j'imagine des villageois apprenant l'abolition des privilèges et commettant un feu de joie sacrilège au terme d'une fête nocturne riche de toutes sortes d'excès. Incite à cette mauvaise pensée, la traversée du village qui évoque moins la Belle au Bois dormant que la Fée Carabosse. Un village-rue aux maisons basses et vergogneuses bâties de briques et de pisé avec, pour seul édifice en pierre de taille, une petite église à nef unique dont le clocher s'adornait d'une horloge dont le surdimensionnement évoque les contraintes des heures laborieuses. Vers le nord, le village s'ouvre sur des blés beaucerons. Vers le sud, il est séparé du château par un bosquet, un mur et une sorte de chicane qui le rend invisible depuis la grande allée. Un village de pauvres entre une plaine riche et une demeure seigneuriale. On comprend ce que fut la nuit du Quatre-août et les jours de violences qui suivirent. *Levez-vous, orages désirés...*

Montboissier, juillet 2003

On ne devrait jamais revenir sur les lieux. Pendant des années, j'ai ruminé ce passage à Montboissier et je pense que l'intensité du choc ressenti à l'époque tenait à l'effet de surprise, à la réification imprévue et non programmée d'un souvenir littéraire. Malheureusement, juillet 2003 a été l'occasion d'une visite dûment programmée à Combourg, suite à la lecture et au propos tenu par Sivignon sur un autre registre, celui de l'espace évoqué. Si Combourg existe bien, si on retrouve les quatre tours et même la chambre de François-René, tout a été galvaudé par un héritier qui ne devait pas relire souvent les pages écrites par son grand-oncle. La grande salle notamment, a été scindée en deux salles meublées dans le style troubadour et il n'est plus possible d'évoquer ce lieu nu et glacial où Monsieur de Chateaubriand père, allait et venait, passant de l'ombre à la lumière et terrorisant sa famille tout au long d'interminables

veillées. Reste tout de même, pour le rêve, la vue sur la chaussée et l'étang depuis les fenêtres à l'est. Mais c'est finalement à Montboissier que l'on retrouve l'esprit des lieux.

Où qu'on devrait du moins le retrouver. En juillet 2003, la grille du château est fermée, un quidam élague la charmille et me fait savoir à forte voix que « c'est privé ». On repeint les volets des pavillons et la pelouse qui cerne le château fantôme sert de parking. Dans le village, quelques maisons ont été restaurées ou sont en voie de l'être. Les lieux sont là mais l'esprit n'y est plus.

Moralité : on ne devrait jamais revenir sur les lieux qui furent à un moment et dans un contexte donné, porteurs d'émotion. Mais cette émotion tenait à la fois au caractère imprévu de ma visite et de ma totale méconnaissance de l'endroit.

Allons plus loin et suivons un raisonnement inverse. En tant que géographes, il est fort rare que nous n'ayons pas une connaissance au moins théorique des territoires que nous parcourons à des fins professionnelles ou de loisir. Et cette connaissance abolit tout affect : *nil mirari* pourrait être un adage géographique et ni le Colisée, ni l'Acropole ni les chutes du Niagara ne m'ont donné autant d'émotion qu'une grille rouillée et deux pavillons de briques roses. De là tout un programme de conduite morale visant à retrouver au-delà de l'objectivité du regard du scientifique, l'émotion, l'esprit des lieux. Mais sommes-nous géographes pour nous laisser à l'émotion ? Et encore, n'y a-t-il pas un certain snobisme à laisser à d'autres (*Beati pauperes...*) l'émotion de la découverte. ?

Jacques Bethemont